**SEQUENCE IV : le conte et la nouvelle (étude comparative)**

**O.G. : identifier les caractéristiques essentielles du conte et de la nouvelle, et accessoirement du fait divers.**

**Durée : 10 heures.**

**Période : du 09 au 23 mai 2022.**

**CORPUS DE TEXTES :**

**Texte 1 : La cuiller sale (Birago Diop, Les nouveaux contes, PP. 177- 188)**

**Texte 2 :** [**Le pagne noir**](http://le-filament.blogspot.sn/2011/01/le-pagne-noir.html)

Il était une fois une jeune fille qui avait perdu sa mère. Elle l’avait perdue, le jour même où elle venait au monde. Depuis une semaine, l’accouchement durait. Plusieurs matrones avaient accouru. L’accouchement durait. Le premier cri de la fille coïncida avec le dernier soupir de la mère.  
  
Le mari, à sa femme, fit des funérailles grandioses. Puis, le temps passa et l’homme se remaria. De ce jour, commença le calvaire de la petite Aïwa. Pas de privations et d’affronts qu’elle ne subisse ; pas de travaux pénibles qu’elle ne fasse ! Elle souriait tout le temps. Et son sourire irritait la marâtre qui l’accablait de quolibets. Elle était belle, la petite Aïwa, plus belle que toutes les jeunes filles du village. Et cela encore irritait la marâtre qui enviait cette beauté resplendissante, captivante.  
  
Plus elle multipliait les affronts, les humiliations, les corvées, les privations, plus Aïwa souriait, embellissait, chantait -et elle chantait à ravir, cette orpheline-. Et elle était battue à cause de sa bonne humeur, à cause de sa gentillesse. Elle était battue parce que courageuse, la première à se lever, la dernière à se coucher. Elle se levait avant les coqs, et se couchait lorsque les chiens eux-mêmes s’étaient endormis.  
  
La marâtre ne savait vraiment plus que faire pour vaincre cette jeune fille. Elle cherchait ce qu’il fallait faire, le matin, lorsqu’elle se levait, à midi, lorsqu’elle mangeait, le soir, lorsqu’elle somnolait. Et ces pensées par ses yeux, jetaient des lueurs fauves. Elle cherchait le moyen de ne plus faire sourire la jeune fille, de ne plus l’entendre chanter, de freiner la splendeur de cette beauté.  
  
Elle chercha ce moyen avec tant de patience, tant d’ardeur, qu’un matin, sortant de sa case, elle dit à l’orpheline : « Tiens! Va me laver ce pagne noir où tu voudras. Me le laver de telle sorte qu’il devienne aussi blanc que le kaolin ».  
  
Aïwa prit le pagne noir qui était à ses pieds et sourit. Le sourire pour elle, remplaçait les murmures, les plaintes, les larmes, les sanglots. Et ce sourire magnifique qui charmait tout, à l’entour, au cœur de la marâtre mit du feu.

Enfin, Aïwa prit le linge noir et partit. Après avoir marché pendant une lune, elle arriva au bord d’un ruisseau. Elle y plongea le pagne. Le pagne ne fut point mouillé. Or, l’eau coulait bien, avec dans son lit, des petits poissons, des nénuphars. Sur ses berges, les crapauds enflaient leurs voix comme pour effrayer l’orpheline qui souriait. Aïwa replongea le linge noir dans l’eau et l’eau refusa de le mouiller. Alors, elle reprit sa route en chantant :  
  
  
Ma mère, si tu me voyais sur la route,  
  
Aïwa-ô ! Aïwa!  
  
Sur la route qui mène au fleuve  
  
Aïwa-ô! Aïwa !  
  
Le pagne noir doit devenir blanc  
  
Et le ruisseau refuse de le mouiller  
  
Aïwa-ô ! Aïwa!  
  
L ‘eau glisse comme le jour  
  
L’eau glisse comme le bonheur  
  
O ma mère, si tu me voyais sur la route,  
  
Aïwa-ô! Aïwa!...  
  
  
Aïwa repartit. Elle marcha pendant six autres lunes. Devant elle, un gros fromager couché en travers de la route et dans un creux du tronc, de l’eau, de l’eau toute jaune et bien limpide, de l’eau qui dormait sous la brise, et tout autour de cette eau, de gigantesques fourmis aux pinces énormes montaient la garde. Et ces fourmis se parlaient. Elles allaient, elles venaient, se croisaient, se passaient la consigne. Sur la maîtresse branche qui pointait un doigt vers le ciel, un doigt blanchi, mort, était posé un vautour phénoménal dont les ailes sur des lieues et des lieues, voilaient le soleil. Ses yeux jetaient des flammes, des éclairs, et les serres, pareilles à de puissantes racines aériennes, traînaient à terre. Et il avait un de ces becs !  
  
Dans cette eau jaune et limpide, l’orpheline plongea son linge noir. L’eau refusa de le mouiller.  
  
  
Ma mère, Si tu me voyais sur la route,  
  
Aïwa-ô! Aïwa!  
  
La route de la source qui mouillera le pagne noir  
  
Aïwa-ô! Aïwa!  
  
Le pagne noir que l’eau du fromager refuse de mouiller  
  
Aïwa-ô! Aïwa!...  
  
Et toujours souriante, elle poursuivit son chemin. Elle marcha pendant des lunes et des lunes, tant de lunes qu’on ne s’en souvient plus. Elle allait le jour et la nuit, sans jamais se reposer, se nourrissant de fruits cueillis au bord du chemin, buvant la rosée déposée sur les feuilles.  
  
Elle atteignit un village de chimpanzés, auxquels elle conta son aventure. Les chimpanzés, après s’être tous et longtemps frappé la poitrine des deux mains en signe d’indignation, l’autorisèrent à laver le pagne noir dans la source qui passait dans le village. Mais, l’eau de la source, elle aussi, refusa de mouiller le pagne noir.  
  
Et, l’orpheline reprit sa route. Elle était maintenant dans un lieu vraiment étrange. La voie devant elle s’ouvrait pour se refermer derrière elle. Les arbres, les oiseaux, les insectes, la terre, les feuilles mortes, les feuilles sèches, les lianes, les fruits, tout parlait. Et, dans ce lieu, nulle trace de créature humaine. Elle était bousculée, hélée, la petite Aïwa qui marchait, marchait et voyait qu’elle n’avait pas bougé depuis qu’elle marchait. Et puis, tout d’un coup, comme poussée par une force prodigieuse, elle franchissait des étapes et des étapes qui la faisaient s’enfoncer davantage dans la forêt où régnait un silence angoissant.  
  
  
Devant elle, une clairière et au pied d’un bananier, une eau qui sourd ; elle s’agenouille, sourit. L’eau frissonne. Et elle était si claire, cette eau, que là-dedans, se miraient le ciel, les nuages, les arbres.  
  
Aïwa prit de cette eau, la jeta sur le pagne noir. Le pagne noir se mouilla. Agenouillée sur le bord de la source, elle mit deux lunes à laver le pagne noir qui restait noir. Elle regardait ses mains pleines d’ampoules et se remettait à l’ouvrage.  
  
  
Ma mère, viens me voir !  
  
Aïwa-ô ! Aïwa !  
  
Me voir au bord de la source,  
  
Aïwa-ô ! Aïwa !  
  
Le pagne noir sera blanc comme kaolin  
  
Aïwa-ô ! Aïwa !  
  
Viens voir ma main, viens voir ta fille !  
  
Aïwa-ô ! Aïwa !...  
  
  
A peine avait-elle fini de chanter que voilà sa mère qui lui tend un pagne blanc, plus blanc que le kaolin. Elle lui prend le linge noir et sans rien dire, fond dans l’air.  
  
Lorsque la marâtre vit le pagne blanc, elle ouvrit des yeux stupéfaits. Elle trembla, non de colère cette fois, mais de peur ; car, elle venait de reconnaître l’un des pagnes blancs qui avaient servi à enterrer la première femme de son mari.  
  
Mais Aïwa, elle, souriait. Elle souriait toujours. Elle sourit encore du sourire qu’on retrouve sur les lèvres des jeunes filles.  
  
Bernard B. Dadié, Le Pagne noir, Ed. Présence Africaine, Paris, 1955.

**Texte 3 : Le veston ensorcelé.**

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

 - De sorte que moi… ?

- Oh ! Vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara, au 17.

 - Il doit être très cher, j'imagine.

 - Je le pense, oui, mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume, il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

- Corticella ? rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

 - Exactement », répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara, je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

À ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage, chez moi. Je lui demandai son prix. « Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrions toujours d'accord. » Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant, plus tard, comme je rentrais chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doucereux). En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelque vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet, pantalon, gilet et veston, je constatai avec plaisir qu'il ne me tiraillait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note du tailleur ?

Non. C'était un billet de dix mille lires.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte-Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui, c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

« Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? » me demanda la secrétaire qui entrait alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.

« Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. »

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

Je travaillai avec une tension spasmodique des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les dissimuler, pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les billets que je comptais au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.

Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.

Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer. Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points ; je laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherai en lieu sûr.

Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable, je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).

Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.

Plus on possède et plus on désire. J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

Cette nuit-là je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune ? Ou une espèce de remords confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.

Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la mort en combattant le sinistre.

Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes forfaits ? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main (c'était tellement facile) se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

Sans quitter mon ancien appartement (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi « pour raison de santé », je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

Je savais que chaque fois que je soutirais de l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, qui n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ? Je lui téléphonai pour lui demander sa note mais personne ne répondit. Via Ferrara, on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce qu'elle avait perdu les trente mille lires de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

Assez, assez ! pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'opprobre aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi (à deux ou trois mètres aurait-on dit), une voix humaine retentit : « Trop tard, trop tard ! » Terrorisé, je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour, sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place, un pré inculte avec l'écriteau : « Terrain communal à vendre ». Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne ne semble surpris par ma ruine subite.

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.

Dino Buzzati, *Le Veston ensorcelé, Le K*. Éditions Robert Laffont.

**DEROULEMENT DE LA SEQUENCE :**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| **Activités** | **Supports** | **Objectifs spécifiques** | **Objets d’évaluation** | **Modalités d’évaluation** |
| Lecture (2 H) | La cuiller sale (Birago Diop, *Les nouveaux contes d’Amadou Koumba*) | -saisir la valeur symbolique du temps (époque) des lieux et des personnages dans le conte ;  -faire une lecture plurielle (sociologique, écologique, politique…) d’un conte.  -identifier et interpréter une figure de rhétorique : l’hyperbole. | -Sens du texte (au 1er et au 2nd degrés)  - quelques caractéristiques et fonctions du conte. | -Questions- réponses ;  - Débat. |
| Activité de lecture (2 H) | Le pagne noir (Bernard Dadié) | -repérer et interpréter des hyperboles dans un conte ;  -apprécier le « réalisme merveilleux » dans un conte. | Leçons à tirer du conte | Questions- réponses. |
| Production écrite (2 H) | -Le pagne noir  -La cuiller sale | - bâtir deux paragraphes argumentatifs connectés autour des fonctions du conte en Afrique traditionnelle –illustrations à tirer des textes supports. |  |  |
| Evaluation / résumé (dirigé) de texte (2 H). | Texte portant sur les fonctions du conte. |  |  | -questions d’orientations ;  -résumé ;  - mini discussion. |
| Compte rendu du devoir de résumé (2 H) | -Copies des élèves ;  -relevé des erreurs les plus récurrentes et/ou caractéristiques | -rectifier les erreurs ;  -consolider les acquis. |  |  |
| Activité de lecture (2 H) | Le veston ensorcelé (Dino Buzzati, *Le K*) | - découvrir la nouvelle fantastique ;  -découvrir la part de réalisme dans la nouvelle fantastique ;  -comparer nouvelle et fait divers. | -Rapports entre fable, conte, fait divers et nouvelle.  -Production de nouvelle | -Questions-réponses  -Réécriture de « Le pagne noir » sous forme de nouvelle (travail de groupes) |
| Bilan de la séquence (2 H) | Questions-réponses / Débats. | | | |